

HOSPITALITÉ DU DIOCÈSE

DE LILLE A LOURDES

CENT ANS
AU SERVICE DES MALADES
A LOURDES



1895 - 1995



Cent ans au service des malades à Lourdes

1895 - 1995

Voilà plus d'un siècle que les gens du Nord viennent vénérer la vierge de Lourdes. De façon informelle au début, avec un trajet effroyablement long marqué d'arrêt pour la nuit, quelques isolés d'abord, puis des groupes de plus en plus importants traversaient la France, attirés par le renom des apparitions et des miracles à la grotte de Massabielle. Quelques bonnes volontés, sans organisation et sans moyens, aidaient les malades dans le train et à Lourdes.

Et les 6 jeunes gens qui, en 1895, fondèrent l'association des brancardiers sous la direction de Louis Desreumaux sont maintenant plus de Mille brancardiers et hospitalières à faire le pèlerinage chaque année. Le nombre des malades, imcompressible, se situe autour de 700.

Il est bon de souligner que l'Hospitalité du Nord (diocèses de Cambrai et Lille réunis au début) est une des plus anciennes hospitalités diocésaines. Sa fondation a eu lieu 10 ans seulement après celle de l'Hospitalité de Lourdes.

Quelle a été l'histoire de ces cent années ? Et d'abord, quels furent les débuts, le démarrage du diocèse de Lille à Lourdes ? Je ne puis mieux faire que de transcrire de nombreux passages du récit, style un peu 19^e siècle, qu'en a fait Charles Renaut dans la brochure qu'il rédigea à l'occasion du cinquantenaire.

Mars 1995

Hospitalités du diocèse de Lille à Lourdes

Présidents :

Louis Desreumaux	1895-1907
Georges Boutry	1907-1946
Gustave Rogez	1946-1955
Paul Rouzé	1955-1969
Georges Meurette	1969-1977
Jean Gadenne	1977-1984
Julien Thiriez	1984-1989
Gabriel Barbry	1989

Présidentes :

Mlle Eudoxie Leroy	1882-1899
Mme Dubois-Boutry	1900-1919
Mme Boutry-Devémy	1919-1934
Mme Marcel Debièvre	1934-1955
Mme Max Descamps	1955-1969
Mme Léon Salmon	1969-1978
Mme Prosper Rigot	1978-1981
Mme Paul Coisne	1981-1984
Mme Étienne Wibaux	1984-1989
Mme Philippe Lambert	1989

Cent ans au service des malades à Lourdes

1^{re} PARTIE

1895-1945

Ce n'est guère que quinze ans après les apparitions de 1858 (en 1873) que l'on vit le premier pèlerinage des deux diocèses de Cambrai (1) et d'Arras, à Lourdes.

Le père Picard dont le nom est étroitement lié à tout ce qui touche l'œuvre des pèlerinages vint à Lille, dans le but de promouvoir ces grandes manifestations, avec admission de malades.

A la suite de sa visite, un Comité Diocésain fut créé et Mr Valin, alors vicaire à St Vincent de Paul à Lille, en fut nommé président.

Le premier pèlerinage date donc de cette année. Il comprenait environ quinze cents pèlerins.

Le Nord se joignait à Paris au pèlerinage National qui s'arrêtait à Poitiers, tantôt à l'aller, tantôt au retour. Mais que de fatigue pour les pauvres malades qui devaient d'abord traverser Paris, être logés à Poitiers et rejoindre leur compartiment pour continuer leur route vers Lourdes.

(1) Cambrai et Lille réunis. Un seul diocèse à cette époque,

Les années suivantes, le départ se fait toujours de Paris et il faut arriver en 1882 pour trouver un embryon d'organisation pour le soin des malades, tant à Lourdes qu'en cours de route, avec les toutes premières Infirmières qui formèrent le premier noyau de l'Association sous la direction de Mlle Eudoxie Leroy. Elles n'étaient que quatre et pendant bien des années, elles assurèrent seules l'embarquement des malades, tant à Lille qu'à Paris, sans parler du travail qui les attendait pendant tout le voyage qui ne durait guère moins de trente heures.

Enfin, du 7 au 13 Septembre 1890, quatre trains partis des principales villes des deux diocèses conduisirent directement à Lourdes deux mille quatre cents pèlerins dont plus de cent malades, sous la direction de Mr Valin aidé des abbés Leduc, Coquériaux, Boedt et Virleux que pendant des années nous retrouvons au Comité des pèlerinages.

1892 vit à Lourdes deux trains du diocèse de Cambrai avec quinze cents pèlerins dont cent trente malades. Ceux de la région d'Hazebrouck et de Dunkerque furent amenés la veille du départ et passèrent la nuit à l'École des filles de la rue St Genois.

Pour les infirmières, le pèlerinage était déjà commencé.

1894 – L'augmentation considérable des inscriptions avait rendu nécessaire cette année, la création d'un troisième train.

Au train VERT de Lille, berceau de tous les autres trains et au train ROUGE de Valenciennes-Cambrai, vint s'adjoindre le train BLEU de Tourcoing-Roubaix.

Grâce à l'essor donné par le futur Monseigneur Descamps à ce train, les deux villes seront bientôt obligées de se séparer et d'avoir chacune leur train.

Les infirmières se multiplient, étant à la fois infirmières et brancardières, car le service de ces derniers n'est pas organisé.

Quelques hommes de bonne volonté leur prêtent le concours de bras plus vigoureux et parmi eux, un jeune lillois que sa mère a confié au Directeur du train, lui demandant en grâce qu'il soit affecté au service des malades.

Ce pauvre petit brancardier qui, sans aucune investiture, sans direction et faisant cavalier seul, avait à se dépenser au milieu des cent vingt malades de Lille et des environs que le train Vert emmenait, cette année-là, à Lourdes.

Fort heureusement, les quelques rares infirmières d'alors eurent pitié de son inexpérience et s'empressèrent de le tirer d'embarras, en lui épargnant le plus gros de la besogne.

Le pèlerinage de 1895 eut une importance exceptionnelle. Il vit naître l'Association des Brancardiers du Nord. C'est Monsieur Philibert vrau dont le nom fut mêlé pendant près d'un demi-siècle à toutes les grandes œuvres du diocèse de Cambrai qui en conçut la première idée.

Il rencontra au conseil particulier Monsieur Louis Desreumaux, président de la Conférence de St Vincent de Paul de St-Michel, et lui demanda un jour, mu par une inspiration surnaturelle « Pourquoi nos pèlerinages diocésains, n'auraient-ils pas, comme le National et l'Hospitalité de Lourdes, leurs brancardiers attitrés ».

A la tête d'une affaire d'articles industriels qui nécessitait de très fréquents déplacements, Monsieur Desreumaux lui répondit que « s'occupant au surplus, d'autres œuvres, le temps lui faisait complètement défaut pour se mettre à la tête d'un groupement où tout était créer et à organiser ».

Ne se tenant pas pour battu Monsieur Vrau revint à la charge avec sa douce tenacité coutumière.

Mais Monsieur Desreumaux insista pour que l'on chargeât quelqu'un d'autre de s'occuper de recruter des brancardiers. Il pensait l'affaire classée et avoir obtenu gain de cause, quand à sa stupéfaction, Monsieur Vrau renouvela ses démarches.

Avec le clair bon sens qui le caractérisait et son esprit de foi, notre fondateur se sentait moins ferme dans son refus et moins autorisé à faire valoir toutes les bonnes raisons qui avaient prévalu jusque là. De son propre aveu « il fut récalcitrant pendant une année ».

Sa décision prise, notre fondateur se mit en rapport avec les quatre jeunes gens, à peine sortis du collège dont trois portaient le même nom, qui s'étaient déjà fait inscrire pour le pèlerinage.

Mais quelle dût être sa stupéfaction en ne trouvant devant lui que quatre collégiens inexpérimentés qui n'étaient riches que de la force de leurs bras et de leur bonne volonté.

Et pas un homme, fait ou d'âge moyen tout au moins, pour l'aider dans sa tâche et collaborer efficacement avec lui.

Et s'il ne dit pas « que voulez-vous que je fasse avec ces gamins », ce fut bien par un excès de charité condescendante.

Ce sont pourtant ces quatre jeunes gens qu'il se mit à façonner avec la plus paternelle sollicitude qui, par leurs liens de famille et leurs relations, amenèrent l'année suivante les huit autres confrères avec le concours desquels ils devaient fonder l'Association.

On peut se demander, par quelle intuition Monsieur Vrau avait songé à Monsieur Desreumaux pour devenir le Président des futurs brancardiers, car même chose inouïe, ce chef ne con-

naissait pas Lourdes, n'y étant jamais allé, ses affaires ne lui en laissant pas le loisir.

Nous ne pouvons que reproduire in-extenso le compte rendu que Monsieur Desreumaux lut lui-même, au Congrès Catholique de Lille, le 22 Novembre de cette année et qui ne contribua pas peu à faire connaître l'œuvre naissante et à lui attirer de nombreuses sympathies.

RAPPORT
sur
Les Brancardiers Lillois
A LOURDES

Lille, le 8 Septembre 1895

Monsieur et Cher Président,

J'ai l'honneur de vous adresser quelques renseignements au sujet du dernier pèlerinage de Lourdes en ce qui concerne la Commission de brancardiers instituée sur votre demande.

FORMATION. — Lors de votre réunion du premier jeudi d'août vous avez insisté pour qu'une commission de brancardiers se fondât en vue des pèlerinages diocésains à Lourdes. Ce désir, succédant à plusieurs invitations antérieures fut pour moi un ordre et j'acceptai de former cette commission malgré les difficultés que j'entrevois. La Sainte Vierge a vaincu toutes mes hésitations et a béni au-delà de toute espérance les efforts tentés.

M'étant mis de suite à la disposition de M. le chanoine Valin, organisateur des quatre trains de pèlerinage, je fus par lui invité à me mettre en rapport plus direct avec M. l'abbé Virleux, vicaire à Saint-Maurice, chargé de la direction du train spécialement destiné à transporter les malades à Lourdes. Accueilli avec empressement par ce zélé directeur, très surchargé de besogne, je pus, dès le premier instant et sur ses indications, inscrire comme brancardiers cinq jeunes qui s'étaient offerts dans ce but. (C'étaient : M. l'abbé Virleux, son frère, et MM. Charles, Paul et Eugène Renaut et Joseph Bour). Nous étions six, notre Commission était fondée. Je me mis de suite en rapport avec chacun d'eux et trouvai là des bonnes volontés et un dévouement remarquables. Par la suite, se joignirent à nous trois jeunes gens dévoués. Deux de ces derniers durent par raison de santé, à Lourdes, nous refuser leur concours à leur grand regret, la fatigue dépassant leurs forces. Deux de ces jeunes gens furent chargés plus spécialement du matériel, vérification, mise en état et transport à la gare de brancards, bretelles, matelas et oreillers destinés aux malades. De mon côté, avec l'un de ses frères, j'eus la satisfaction de pouvoir aider M. Virleux pendant la semaine surchargée qui précédait le pèlerinage. Classement des dossiers contenant : noms, genres de maladies, domiciles, certificats de docteurs, légalisation, recommandations des curés ou personnes charitables pour nos soixante-et-un malades, établissement des cartes d'hospitalisation à Lourdes, et numéros d'ordre pour les compartiments. Ce travail préparatoire avait ce résultat important de nous mettre par avance en connaissance avec chacun des malades que nous devions aider pendant le voyage.

DÉPART. — Le jour venu, nos jeunes gens étaient à leur poste, le matériel mis en état et porté à la gare. La messe pour les pèlerins était célébrée à sept heures en l'église Saint-Maurice. Les brancardiers, qui avaient à faire à cette heure-là, assistèrent

à celle de six heures et se préparèrent par la sainte Communion à la besogne charitable qui allait leur incomber.

Dès sept heures les malades arrivent. Des tableaux, établis par avance, indiquaient le wagon, le compartiment, la place affectée à chacun d'eux. Tout s'est passé dans le plus grand ordre, à la grande édification du nombreux public croyant ou incroyant accouru en foule à la gare pour voir ce spectacle émouvant.

Puis les brancardiers aident à transporter dans le compartiment réservé *ad hoc* le matériel des infirmières et les vivres abondamment préparés par ces vaillantes chrétiennes sous l'infatigable direction de Mlle Leroy.

A sept heures trois quarts, tout étant terminé, les brancardiers prennent place dans le compartiment qui leur est réservé dans un wagon de malades, et déjà ces derniers recevaient les soins des sept dévouées infirmières qui devaient, pendant toute une semaine, leur prodiguer les soins les plus attentifs et les plus charitables.

VOYAGE. – A sept heures cinquante-cinq le train s'ébranle au chant du *Magnificat*. Le pèlerinage était commencé.

Le renouvellement d'eau fraîche à chaque gare d'arrêt, presque à chaque heure, la descente et la remonte des malades à chaque station suivant leurs désirs ou leur besoin, incombait aux brancardiers. De plus, ils aidaient, aux heures fixées, à la distribution des repas aux malades, sous la direction des infirmières.

Malgré ce service très actif de jour et de nuit, aucune des prières, aucun des exercices indiqués au manuel n'a été négligé ou omis par les brancardiers, et je conserve encore l'impression d'édification que m'ont fait éprouver ces dévoués jeunes gens. Plusieurs malades étaient gravement atteints ; il leur fallait des

soins qui eussent fait reculer ceux que n'aurait pas animés un esprit de foi et de charité comme celui dont j'étais l'heureux témoin.

ARRIVÉE. – L'arrivée à Lourdes se fit dans les meilleures conditions. Les brancardiers de Lourdes étaient là, s'emparaient de nos malades et les conduisaient aux hôpitaux respectifs indiqués par la carte suspendue au cou de chaque malade. Nous avions toutes les facilités pour rassembler notre matériel, le remettre et chercher un logement : ce fut vite fait.

SÉJOUR. – Arrivés à une heure et demie de l'après-midi, à cinq heures nous étions au bureau de l'Hospitalité, nous faisant inscrire, endossant les bretelles qui devaient être nos harnais pendant notre séjour à Lourdes, et immédiatement nos jeunes gens se mirent à l'œuvre. Notre nombre s'était accru de deux pèlerins se trouvant dans un autre train.

Pendant les trois jours de notre séjour à Lourdes, nos brancardiers furent admirables et se prodiguèrent. La route leur avait donné l'occasion de faire ample connaissance avec nos chers malades, et je n'exagère rien en disant qu'il s'était établi un courant de chrétienne affection. Comment cet amour du prochain souffrant s'était-il développé ? Demandez à Dieu et à Notre-Dame de Lourdes. Pour ma part j'en fus frappé. Aussi les soins à nos chers malades ne se bornaient point à les porter sur les brancards, de l'hôpital à la grotte, de la grotte à la piscine, de la piscine à la grotte et enfin à l'hôpital ; mais dans les salles d'hôpital, je voyais nos chers brancardiers, pendant les rares moments où le service ne les réclamait pas, aller de lit en lit, s'informant de la santé de ces pauvres malades, de leurs besoins, et vous auriez été touchés de voir avec quelle reconnaissance nos malades recevaient leurs soins.

Le service, sauf le dernier jour où il commença à cinq heures du matin, s'organisait à sept heures pour finir à midi, reprendre à deux heures jusqu'à sept heures. Dès le matin, au saut du lit (et j'avais le grand plaisir d'avoir pu réunir quatre de nos brancardiers dans notre chambre), assistance à la sainte messe à l'hôpital, déjeûner sommaire et visite aux malades.

J'aurais voulu que vous puissiez voir les bons sourires et les mains tendues qui accueillaient le matin nos brancardiers.

Vous connaissez par les journaux religieux les faveurs obtenues par nos malades. Comme brancardiers ayant libre entrée dans les piscines et dans la grotte, nous avons été les heureux témoins de plusieurs guérisons instantanées, tant en faveur de pèlerins du Nord, qu'en faveur de pèlerins de Nantes, de Poitiers, de Bordeaux, qui se trouvaient à Lourdes en même temps que nous et les Alsaciens-Lorrains et les Maltais. Qui de nous aurait osé se plaindre de la chaleur et de la fatigue devant les douces et poignantes émotions ressenties ?

Puis-je passer sous silence ce fait typique d'une de nos chères malades, touchée du dévouement de l'un de nos brancardiers et qui, après avoir été déposée devant la grotte bénie, le voyant tout trempé de sueur, se soulève péniblement de sa couche et lui remet deux sous dans la main en lui disant : « Voilà pour boire une chope, vous avez si chaud ! » Ou je me trompe fort ou notre excellent ami Ch. Renaut conservera longtemps ces deux sous-là.

DÉPART. — Le jour du départ, dès cinq heures du matin, les malades ont été transportés, une dernière fois, à la grotte et à la piscine. Le départ a été remarquablement organisé par les hospitaliers de Lourdes qui avaient tout prévu, tout arrangé. Aussi dès dix heures, nos brancardiers ont-ils eu toute facilité pour réinstaller dans les wagons les pauvres malades non guéris qu'il

fallait consoler et encourager. Et cependant, généralement, la résignation la plus admirable était le fait du plus grand nombre.

Vous ai-je dit que ce qui nous avait surtout frappé à Lourdes, lorsque nous pûmes dans le train échanger nos impressions, c'était le débordement de charité chrétienne que nous avons vu dans les hôpitaux ? Religieuses, sœurs converses, domestiques, infirmières volontaires presque toutes dames du grand monde, étaient d'une douceur, d'une prévenance, d'une charité envers les malades, envers nous, envers tous, comme nous n'avons jamais vu nulle part, comme nous ne pensions pas que celà pût être. Oh ! merveilles de la charité chrétienne ! Quels exemples et quelles leçons nous avons puisés là ! Qu'avons-nous fait en comparaison !

RETOUR. — Rien de plus semblable au voyage de l'aller que le voyage du retour, sauf qu'il y avait moins de malades. Un était pieusement mort là-bas, dans les bras de nos dévoués directeurs, plusieurs étaient guéris, beaucoup étaient soulagés. Plusieurs améliorations remarquables furent constatées pendant le retour. Celle-ci recouvrait presque la vue ; celle-là complètement la parole ; celui-ci courbé auparavant, se redressait plein de vigueur. Des pieds inertes recouvraient un mouvement notable ; deux jours après le retour nous apprenions avec émotion la guérison complète d'une jeune phtisique que nous avons cru plusieurs fois voir mourir là-bas (Eugénie Delaetter). Pour les brancardiers le service fut celui du voyage précédent : distribution des repas, provision d'eau fraîche aux arrêts, descente des malades et remise en wagon, soins de toute nature, aide aux vaillantes infirmières, exercices du manuel. Mais toujours dans l'intervalle, échange de nos impressions intimes ; doux et excellent moment que l'on désire voir se renouveler.

ARRIVÉE. — L'arrivée s'est passée avec beaucoup d'ordre. Les malades furent remis à leurs parents ou à leurs amis, le

matériel remis de côté. Dans la gare, beaucoup de curieux comme au départ. Les malades guéris très entourés et racontant à tous leur guérison. Pour nos brancardiers ce fut le moment des adieux aux chers malades qui retournaient chez eux. J'ai vu plus d'une larme dans les yeux des uns et des autres. Il fallait promettre de se revoir ; et depuis le retour plus d'un ou d'une pauvre infirme ont déjà reçu la visite émue de leurs brancardiers.

DESIDERATA. – Qu'ajouterai-je à ces notes ?

La commission des brancardiers s'est fondée. Elle a rendu de très réels services et elle peut en rendre plus encore. Il est à désirer qu'elle se maintienne. Pour cela il faut que de nouvelles adhésions lui arrivent, car les mêmes brancardiers ne peuvent s'engager à faire chaque année le pèlerinage ; il peut surgir des obstacles devant ceux qui se promettent d'y retourner. S'il y avait une trentaine de membres inscrits on pourrait faire un roulement, il suffit que six ou huit chaque année soient disposés à faire le voyage.

J'ai pu voir pendant les jours de préparation du pèlerinage combien nos brancardiers pourraient aider les directeurs ecclésiastiques du pèlerinage en s'occupant spécialement de ce qui concerne les malades.

J'ai la conviction que les brancardiers ne manqueront pas pour l'avenir, et si nos journaux catholiques ouvraient leurs colonnes à d'abondantes souscriptions en faveur du pèlerinage diocésain on ferait mieux encore qu'il n'a été fait jusqu'à présent.

Facilité d'augmenter le nombre des malades pauvres admis au pèlerinage ; amélioration et augmentation du matériel existant.

Faciliter le voyage à des jeunes brancardiers que la question financière empêche d'apporter leur concours précieux et dévoué.

Augmenter le matériel : Un brancard et des bretelles de plus, quelques matelas et des oreillers en supplément. Il serait désirable que les matelas fussent plus doux. Ils sont excellents pour les nuits d'adoration, mais trop durs pour des corps infirmes ; deux chaises, pour n'avoir pas besoin d'aller en chercher quelquefois bien loin dans les gares d'arrêts où on les prête plus ou moins volontiers, etc...

Les infirmières font des prodiges. Elles en feraient davantage si leur budget était moins maigre. Provision de glace pour pouvoir donner en route des boissons fraîches. Un nombre suffisant de bouteilles d'eau de Saint-Galmier pour le cas où l'eau des gares est mauvaise, ce qui est fréquent. Achat plus abondant de fruits pour les malades. J'ai vu la charité des pèlerins y suppléer cette fois, sera-t-elle toujours aussi large ? etc., etc.

Louée soit Notre-Dame de Lourdes.

Votre bien respectueux et dévoué en Notre Seigneur.

Louis Desreumaux.

Le pèlerinage de 1896 partit le lundi 21 Septembre avec sept infirmières et douze brancardiers, tout fiers de l'organisation qui avait été sensiblement améliorée, grâce à la pratique que l'on commençait à acquérir.

Ils firent véritablement le voyage en brancardiers, exécutant fidèlement les consignes que « papa Desreumaux » leur avait données et dans leur entrain, y ajoutant quelque chose encore, quand leur initiative en trouvait l'occasion.

Douze ! sans se figurer qu'ils allaient conquérir le monde, ils pensaient bien qu'à Lourdes, avec ce nombre, ils auraient pu au moins s'occuper de leurs malades à leur guise, un peu pour

leur satisfaction personnelle et beaucoup, pour le bien-être et le contentement de ceux-ci.

A l'arrivée, sans plus s'occuper d'eux que s'ils n'existaient pas, les membres de l'Hospitalité s'emparent des malades et les voilà avec leur train vide, leur matériel à ranger, réduits au rôle d'hommes d'équipe, quand ils étaient des brancardiers, tout ce qu'il y a de plus brancardiers, avec insigne et bretelles.

Leur président lui-même qui, pourtant a déjà vu toutes ces figures, l'an dernier, n'a rien à dire et il leur faut, tout humblement, aller solliciter « au bureau » les seules bretelles autorisées à Lourdes, pour avoir droit de se dire brancardier.

L'an dernier, ils n'étaient que six ; cela ne compte guère six ; ils ne s'étaient formalisés de rien, mais cette année, avec douze !

Ils souffrirent donc de cette première rencontre avec l'Hospitalité et une certaine animosité se manifesta dans la bande.

Ces malades étaient du Nord, ils étaient à eux. Ils avaient bien su les soigner de leur mieux, tout au long des rudes heures de chemin de fer ; ils auraient bien su s'en occuper encore à Lourdes.

Monsieur Desreumaux, plus pondéré, eut tôt fait de les calmer et bien sagement, ils s'occupèrent de remplir leur rôle, en trichant un peu, peut-être au profit des leurs chaque fois qu'ils en avaient l'occasion, mais avec toute l'ardeur de leur jeunesse.

Le président qui se rendait mieux compte encore qu'eux-mêmes, de l'utilité et de l'importance de l'œuvre désormais établie, n'était pas le moins enthousiaste – il savait être si jeune avec eux – et il est à croire que de son côté, il demanda des inspirations et des conseils à Celle dont il s'était fait le dévoué serviteur, car quelques temps après le retour, dans une réunion qui suivit, il leur lut le règlement. Et il fallait entendre avec quelle

émotion il disait « Ce règlement, je l'ai écrit d'un seul trait, sans retouche. Il me semblait qu'une voix me le dictait à l'oreille ».

Pour employer les termes mêmes de ce règlement, il avait pour but « la fondation d'une Association pieuse et charitable, sous le nom d'Association des Brancardiers du Nord, pour resserrer les liens de confraternité, entre les personnes qui ont, au cours de ces dernières années, rempli l'office de brancardiers, pendant le grand pèlerinage diocésain, à Lourdes, et en vue d'assurer le service d'une façon constante, pour les autres années ».

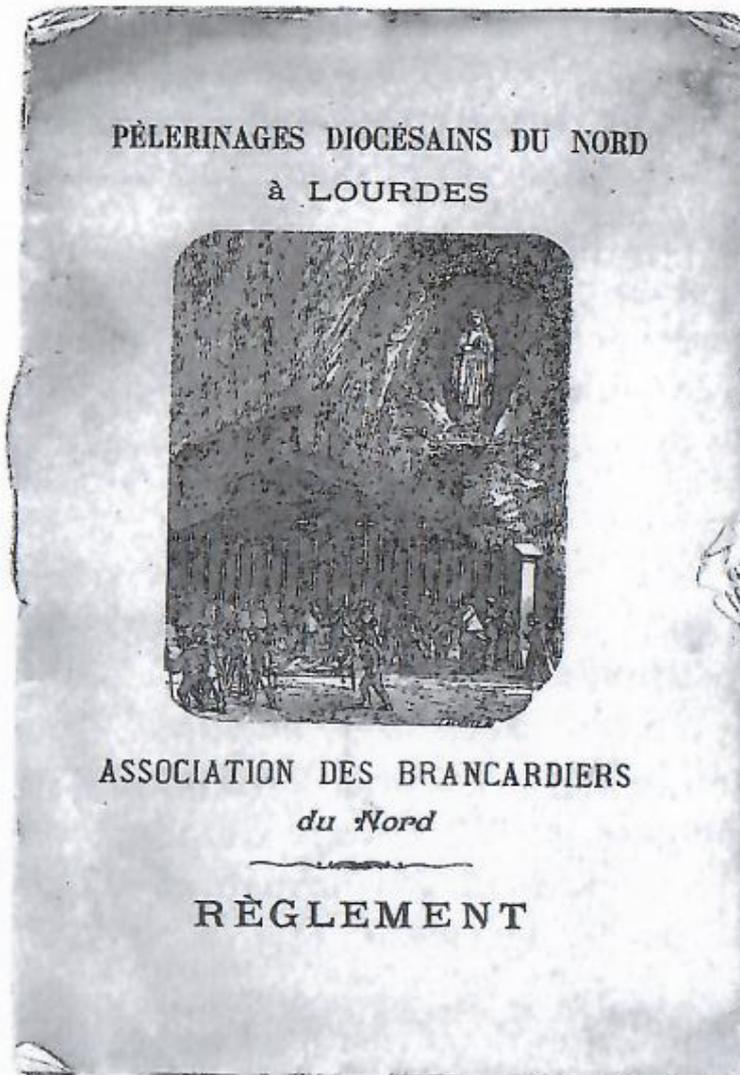
Adopté en son entier et avec bonheur, par les douze membres, il leur semblait que ce règlement créait une sorte d'ordre nouveau, une chevalerie moderne, suivant un terme qui fut bien souvent employé à cette époque, une hospitalité réduite et régionale, à laquelle ils étaient fiers d'appartenir, et qui leur imposait des obligations et des devoirs, non seulement, pendant la semaine des pèlerinages mais toute l'année, chacun dans le milieu où la Providence l'avait placé.

Une fois établi, les brancardiers n'eurent plus qu'un désir, faire approuver, par l'autorité ecclésiastique, ce règlement qui les enrôlait dans l'Association des Brancardiers du Nord.

Monsieur Desreumaux eut bien un peu de peine à obtenir de Cambrai cette approbation. Nous étions au lendemain des trop fameux décrets et il semblait imprudent de parler d'association, association religieuse surtout, quand tant de Congrégations prenaient à tour de rôle le chemin de l'exil.

Il obtient enfin gain de cause, et le 21 Novembre, Monsieur le Vicaire Général autorisa l'impression de ce règlement par cette lettre :

« Nous saluons, avec bonheur, l'Association des Brancardiers de N.-D. de Lourdes, et nous aurorisons très volontiers l'impression du présent règlement ».



Il fut plus tard approuvé par une lettre de Monseigneur Delamaire du 4 Décembre 1909.

Si quelques articles de ce règlement ont dû être modifiés, par suite du nombre toujours croissant des inscriptions, l'ensemble reste tel que notre fondateur l'a écrit, ayant parfaitement répondu à une pratique d'un demi-siècle qui n'a fait que lui apporter, avec l'épreuve du temps, plus de force, plus de poids et plus de valeur.

1897. – Le pèlerinage fut, cette année-là, exempt de toute amertume. On connaissait le président, on l'aimait aussi là-bas

à Lourdes. Les brancardiers étaient grâce à lui, un peu chez eux, ce qui leur permettait de rendre aux malades ces menus services auxquels ils attachent tant de prix.

C'en était fini, leurs rapports avec les membres de l'Hospitalité devinrent de plus en plus intimes et cordiaux. Les deux œuvres se complétaient de la façon la plus heureuse pour tous, tout à la gloire de Celle qui a bien voulu les appeler à son service et à laquelle ils se sont donnés corps et âme.

L'année 1897 vit sept trains du Nord - Pas-de-Calais à Lourdes, ainsi que l'année suivante où parut le Manuel des Pèlerins, reconnu d'une nécessité urgente, en raison de leur nombre croissant.

Faisant son travail sans bruit, l'Association ne mérite dans les compte-rendus officiels que cette simple phrase « Les brancardiers sont à leur poste de dévouement et rendent, pendant la route, les plus signalés services.

Un événement important marqua l'année 1900.

Ce fut la création de l'Association des Infirmières et voici en quels termes nos Directeurs annoncèrent sa fondation :

« L'association des brancardiers, par ses précieux services avait donné à nos pèlerinages un essor considérable. Pourquoi n'aurions-nous pas une association d'infirmières sur le même modèle et marchant parallèlement avec celle-ci ? Pourquoi ne pas unir, sous une direction commune, tout en leur laissant la plus large initiative, les petits groupements d'infirmières qui s'étaient déjà constitués dans tous les trains de malades ? ».

Et Madame DUBOIS-BOUTRY en fut nommée présidente.

Pendant vingt ans, elle se dévoua sans compter, perfectionnant chaque année l'organisation, jusqu'à sa mort qui survint en 1919.

Cette année-là (1900), il y eut, Cambrai et Arras, huit trains avec quatre mille six cents pèlerins et quatre cents malades et le trajet durait en moyenne vingt-huit heures.

C'est au commencement de l'année 1901 que parut notre premier annuaire qui comprenait les noms de :

24 infirmières ;

42 brancardiers.

Il a été gardé de ce pèlerinage de 1901 qui eût lieu les 13, 15 et 16 Septembre avec onze trains, emmenant six mille pèlerins dont près de huit cents malades, un compte-rendu humoristique qui intéresse tout particulièrement l'Association, car il est signé du pseudonyme « Benjamin » qui n'était autre que son premier secrétaire général Désiré Cardon qui avait été ainsi baptisé en raison de son très jeune âge ; il fut tué à l'ennemi, le 30 Août 1914.

Ce rapport constitue bien une des principales pages de l'histoire de l'Association :

EN ROUTE. – Nos embarquements, guidés par la sage et longue expérience, n'ont subi aucun accroc.

Sous le hall de la grande gare, les pèlerins se pressent sur le quai ; les malades qu'on transporte, les nombreux amis qui viennent assister au départ des leurs, forment un brouhaha au milieu duquel brancardiers et infirmières s'empressent à leur poste.

Avec mille précautions, il faut installer aussi confortablement que possible chaque malade sur son matelas, veiller à ses bagages, écouter les petites recommandations des parents qui leur confient leurs chers souffrants, dans l'espérance de les voir revenir guéris.

Au milieu de tout cela, les brancardiers et les infirmières courent. La famille les accroche en route et les supplie de se reposer. Il est bien temps, vraiment !

Encore cinq minutes et il reste tant de choses à faire ! Un dernier coup d'œil dans le hall et dans les salles d'attente, pour voir si l'on ne laisse pas de malade en arrière. Une rapide revue des chefs de wagons, pour faire l'appel des malades dont ils ont la charge. Pendant ce temps, les brancards et tout le matériel ont été mis au fourgon et... nous partons ! En voiture !

Le petit horaire que chacun possède à la couleur de son train, ne mentionne, à la grande surprise des débutants que prières, sommeil et repas ! Sont-ce là les seules distractions de la route ? Mais non ! Il y a encore les haltes où l'on court, on ne sait pourquoi, ou l'histoire de se dégourdir les jambes et de bavarder avec les voisins des autres voitures. En voilà qui se précipitent au buffet et qui en sortent bientôt, l'estomac encore plus vide que la bourse ; c'est tout de même amusant !

D'autres, s'enquêtent de cartes postales et griffonnent en toute hâte quelques mots aux amis. Voyez donc ces autres qui vaquent à divers soins de propreté, assègent, l'éponge et le savon en mains, les fontaines de la gare, au grand ébahissement des voyageurs et des employés.

Et pour les brancardiers et les infirmières, quel travail ! Sans compter ce chassé-croisé de petits meubles en bois, à l'extérieur du moins, de forme cubique, que l'on porte par deux oreilles et que nos pèlerins ont tant de plaisir à voir si souvent entre nos mains, tandis que nous courons... à nos petites affaires.

Et il faut encore, de temps en temps, relever sur son lit quelque malade qui pèse bien ses cent kilos.

Aux haltes, il s'agit d'aller chercher un oreiller pour l'un, une seconde couverture à son voisin ; celui-ci veut du lait chaud,

cet autre, en pleines Landes, désire de la bière ! Où voulez-vous qu'on en trouve ? Quelques malades doivent prendre régulièrement des médicaments qu'on leur apporte de la part de notre pharmacien, d'autres exigent des pansements et des soins tout spéciaux.

Les repas des malades se font aux grandes haltes. C'est toujours un réjouissant spectacle pour ceux qui n'ont qu'à les contempler. Nos malades ont le bon goût de ne pas s'attendre (ce serait bien chimérique de leur part) à quelque festin de Balthazar, ou même à quelque dîner de wagon-restaurant. Ils savent se contenter de peu et tout s'arrange à merveille. Le choix des mets n'est déjà pas si restreint ; les uns préfèrent des œufs frais ou durcis ; d'autres demandent de la viande (il y en a toujours de plusieurs espèces), le plus souvent, on la sert en sandwiches, ce qui est plus propre et plus commode. Et croyez-vous que la corbeille de l'infirmière qui fait la distribution, soit épuisée pour si peu ? Non, non ; elle vous en extrait encore suivant les cas, mille bonnes choses : du chocolat, des prunes, du raisin, des poires, des oranges, des fruits de toutes les variétés les plus appétissantes.

Et tout cela d'où sort-il, direz vous ?

Du compartiment des vivres !

C'est là que se fait la grosse besogne. Quelques infirmières (j'allais dire les plus dévouées, mais ne le sont-elles pas toutes ?) y préparent ce que les autres ont à distribuer. L'une tranche le pain, c'est plutôt fatigant, l'autre découpe les viandes, beurre et fourre les sandwiches. Celle-ci, par de savants mélanges de cognac, de citrons coupés, de vin et d'eau compose l'exquis breuvage qui va désaltérer nos malades. Cependant devant ses réchauds à alcool, une autre surveille le lait, le bouillon, le café qui tiédissent. Cette autre, dans un coin, divise à grands coups de ciseaux les grappes de raisin qui forment le dessert.

NOUS ARRIVONS. — Quelques stations avant l'arrivée, nos brancardiers font prendre aux malades les petites dispositions pour le débarquement. Ils rangent soigneusement autour de chacun ses bagages qu'ils ont dû étiqueter eux-mêmes en route, détachent le coupon de chemin de fer pour éviter tout retard au contrôle, en arrivant à Lourdes.

Bientôt, l'allure du train se modère : c'est qu'il grimpe la dernière rampe, avant de stopper définitivement.

Le Magnificat éclate de toutes les poitrines et nos malades semblent déjà se ranimer en sentant l'air de Lourdes.

Les Hospitaliers nous attendent sur le quai avec tout leur matériel ; ils nous font de loin des signes d'amitié. Parmi eux, on trouve de vieilles connaissances de trois ou quatre ans. On se serre rapidement la main et chacun court à son poste.

Tandis que nos pèlerins joyeux de fouler ce sol béni s'élancent hors de la gare, nos malades descendent, un à un, de leur compartiment, avec l'aide des brancardiers. Quelle confiance il leur faut pour s'abandonner à nous qui, malgré nos délicates précautions, leur infligeons parfois bien involontairement d'intolérables souffrances.

AVEC QUI SOMMES-NOUS. — En plus de nos dix trains, vingt-huit autres ont déversé à Lourdes une affluence de pèlerins extraordinaire. Venus de tous les coins de France : extrême-nord, ouest, nord et midi, de l'impassible Belgique, de la froide Hollande, de la chaude et charmante Italie, près de la douce Mère du Ciel, tous ont fraternisé, malgré les différences de langage et de patois qui faisaient de Lourdes une nouvelle tour de Babel.

A L'ŒUVRE. — Mais dès l'aube, tandis que nos trains arrivent encore, nos brancardiers couraient déjà chercher leurs bretelles

à l'« Hospitalité » et prendre aussitôt du service. Ils y reçoivent toujours bon accueil ; car les Hospitaliers savent qu'ils peuvent compter sur nos cinquante-cinq volontaires déjà embrigadés sous la direction de Monsieur Desreumaux et sont initiés, rompus même, aux exercices de brancardage, avant leur arrivée.

Pendant la journée, nos brancardiers se dispersent au poste que leur ont confié ceux des Hospitaliers qui les connaissent. L'un est garde à l'entrée des piscines et doit y faire pénétrer les malades ; l'autre est requis par le chef de service de la Grotte pour le seconder dans sa rude besogne ; cet autre, que l'on a remarqué, pour la qualité de ses biceps, est retenu à l'Hôpital pour monter et descendre les malades « suaviter et fortiter » ce qui exige une grande habitude.

Enfin, chacun se remue du mieux qu'il peut et l'on n'a pas froid alors ! Quand on est près de la fontaine, on boit délicieusement et pieusement un peu d'eau miraculeuse ; mais quand on est éloigné, on est heureux et charmé de rencontrer, en chemin, quelqu'attentive Rebecca qui prend pitié de vous et vous tend charitablement sa gourde.

Nos Infirmières ont surtout le service des piscines. C'est là qu'on se dévoue sans être vu, ce qui est un charme de plus ! La besogne des piscines, recherchée avec tant de zèle, n'a rien d'agréable ; il faut bien se le dire. Deshabiller et rhabiller sans cesse les malades, les porter et les plonger dans l'eau, malgré leurs gémissements, tout cela exige une endurance et une abnégation très méritoires. Il est vrai, ces charitables personnes ont, de temps en temps, le grand privilège de voir un miracle s'accomplir sous leurs yeux et de pouvoir chanter, dans tout l'enthousiasme du *Magnificat*, un cantique de reconnaissance devant les bienfaits de Marie.

Plus obscur, mais non moins intéressant, est le service de l'Hôpital, préféré, pour cela, par nos Sœurs de charité volontai-

res. Leurs âmes généreuses n'éprouvent-elles pas un charme particulier à se dépenser sans être aperçues ?

Chaque jour, chaque année on retrouve, penchés sur les lits des malades, les mêmes visages remarqués la veille ou l'année précédente.

Pénétrer sans faiblir, de grand matin, dans les salles d'hôpital à l'air vicié par les respirations de la nuit, avoir un mot aimable pour tous, peigner et laver les malades, tandis qu'après on les habille et on les chausse c'est une noble et charitable besogne à laquelle on s'attache vite, tant le dévouement a d'attraits pour les cœurs d'élite.

LE NORD, VOICI LE NORD ! – Tel est le cri d'épouvante que pousse le P. Gardien de la Grotte, en voyant, mardi soir, notre pèlerinage se rendre à la basilique du Rosaire où nous avons des vêpres solennelles. Pie X n'existait pas encore.

Oui, c'est le Nord ! Mais il ne faut pas en avoir peur, nous ne sommes pas si terribles !

« Oui, mais vous êtes nombreux, si nombreux qu'on ne sait où vous mettre ».

Et cependant le Nord passait, en procession, au chant de cantiques de Lourdes qu'on répète toujours et qu'on ne se lasse pas d'aimer ! L'émotion gagnait déjà les cœurs et pourtant ce n'était rien encore.

Peut-on entrer dans cette basilique, sans être remué jusqu'au fond de l'âme ? Qui n'est jamais venu à Lourdes jouit ici d'un spectacle qu'il n'a rencontré nulle part ailleurs. Devant vous, ces pierres assemblées par un art admirable, parlent un véritable langage ; on ne peut rester sourd à leur voix éloquente.

LOURDES LE SOIR. – Le reste de la soirée se passe en prières et en chants de reconnaissance. Et tandis que le soir descend au pied de la montagne, nos pèlerins se rassemblent auprès des sanctuaires. La foule augmente, sans se confondre, les cierges s'allument, se croisent, se groupent et le Gave en reflète les mille feux.

Bientôt, la procession aux flambeaux déroule ses interminables et étincelants replis dans l'Esplanade, tandis que, marée aux flots harmonieux, les *Ave* se suivent et s'entremêlent sans fin, frappant tour-à-tour, la montagne et les sanctuaires dont les échos redisent « *Ave, Ave, Ave Maria* ». Le spectacle est féérique ; on dirait que les étoiles descendues du ciel par milliers, sont venues composer à la Vierge une parure ruisselante de pierrieres. Et ces *Ave* qui se répondent, on les croirait chantés par les Chœurs des anges, en l'honneur de leur Reine, car ils sont l'expression de sentiments qui ne sont pas de la terre.

Quand la procession est finie, quand le *Credo* est chanté d'une seule voix et avec une mâle énergie par trente mille poitrines ardentes, les pèlerins de Lourdes n'ont pas dit à la Sainte Vierge leur dernier mot.

Pour lui rendre un suprême salut, ils se répandent sur l'Esplanade en chantant leurs airs régionaux, dont quelques-uns sont si charmants et si pleins d'un pittoresque goût de terroir.

1902 – Le train de secours demandé l'an dernier en dernière heure et dénommé « Blanc-Vert » avait été maintenu.

Le train « Blanc-Bleu » devenait uniquement le train du Cambrésis et un des brancardiers de la fondation fut désigné pour se rendre à Douai d'abord, puis à Cambrai pour assumer la lourde tâche d'y organiser le service des brancardiers.

Le train « Blanc-Vert » est affecté à la région de Douai avec son point de départ de Lille afin d'y recevoir le trop plein des trains de cette ville.

Onze trains, Cambrai-Arras, emportent six mille pèlerins dont sept cent soixante-dix malades.

Après le pèlerinage qui eût lieu du 7 au 13 Septembre, notre président ayant en vue le bien moral et matériel de notre groupement, décida de s'entourer d'un Conseil, pour aider à résoudre toutes les questions concernant l'Association.

C'est de 1902 également que date la création de notre médaille de bronze et voici en quels termes Monsieur Desreumaux nous faisait part de sa décision :

« Dorénavant, si les besoins du service le réclament, tout aspirant ayant fait TROIS années de service complet recevra "l'insigne de l'Association", mais avec la médaille de bronze lui conférant le titre d'auxiliaire ».

A partir de 1902 la vie de notre association peut être comparée à celle d'un bel arbre qui chaque année refléurit et porte des fruits, en prenant de plus en plus d'importance, tant en volume qu'en hauteur.

Le règlement ayant été établi et adopté, il suffisait aux bonnes volontés d'y s'y conformer, en se pliant aux nécessités d'un service qui ne cessait de se perfectionner jusque dans les plus petits détails.

1904 – Cette année fut, à juste titre, appelée l'Année Mariale et l'affluence des pèlerins fut si considérable que les onze trains furent rapidement remplis avec 700 à 800 malades, 38 infirmières, 77 brancardiers et Monsieur Pétillon, grand chef du mouvement, obtint grâce à des démarches répétées, un douzième train qui fut appelé « Blanc-Rose ».

En Octobre 1906 – nous avons la joie de fêter le dixième anniversaire de la fondation de notre Association dans une fête toute intime.

1907 – fut pour nous une année bien noire. Notre fondateur s'était mis à l'œuvre, comme de coutume pour la préparation du pèlerinage, avec son zèle et son entrain habituel, quand le 12 Août, il tomba subitement et très dangereusement malade.

On crut qu'il ne surmonterait pas cette première crise de l'angine de poitrine qui devait l'emporter et qui vint lui interdire tout travail.

Ce qui fut pour lui un énorme sacrifice.

Durant toute cette maladie, il ne cessa de nous donner toute la mesure de sa belle âme.

Grâce à la méthode de travail de notre fondateur et au grand ordre qu'en organisateur émérite il savait mettre en toute choses, nos deux vice-présidents purent continuer sans trop de difficultés l'organisation des différents services.

Mais, hélas ! Louis Desreumaux ne nous conduisit plus à Lourdes et ce fut bien la première peine combien sensible qu'il nous causa.

Quand, au retour du pèlerinage, Georges Boutry vint le mettre au courant des péripéties du voyage qui s'était effectué très normalement, il déclara à sa famille : « Tout a très bien marché, le pèlerinage a été tout à fait réussi. Si je l'avais dirigé j'aurais pu croire que j'y étais pour quelque chose et en concevoir un peu d'amour propre.

Le bon Dieu a permis qu'un autre fit aussi bien que moi pour me tenir dans l'humilité ».

Par une circulaire en date du 5 Novembre de cette même année, Monsieur Desreumaux nous faisait part de sa décision de se donner un successeur, tout en avouant « qu'il ne pensait pas que la Providence hâterait si tôt ce moment ». Il demandait à rester notre président d'honneur, déclarant « qu'il lui serait impossible de se désintéresser tout à fait d'une œuvre comme la nôtre, de rompre complètement les liens que notre affection avait rendus indissolubles ».

Et il terminait ainsi « Et maintenant, je veux être le premier à donner à mon cher Georges Boutry qui m'a prodigué, depuis plusieurs années, son concours le plus précieux, la plus cordiale et la plus fraternelle accolade en lui adressant tous mes vœux pour une longue et fructueuse présidence à la tête de notre chère Association ».

Pendant sa longue maladie qui dura deux ans, d'Août 1907 à Août 1909, avec des alternatives de crises et d'amélioration, il avait, au pied de son lit, et bien en face, un grand tableau représentant Notre-Dame de Lourdes.

Il aimait à le regarder quand la souffrance dépassait ses forces, en Lui demandant de le soulager et de l'aider. Quand les crises étaient trop fortes, on allumait un cierge et on priait.

Il était rare que l'effet attendu ne se fit pas sentir et avant que le cierge ne fut éteint, le calme était revenu.

Aux derniers jours de sa vie, alors que ses ultimes pensées restaient concentrées sur « ses brancardiers » comme si nous eussions été ses vérifiables enfants selon la chair et qu'il sentit qu'il ne nous reverrait plus ; il nous fit dire, par celui d'entre nous qui occupait la première place dans son cœur et qu'il avait déjà désigné pour être son successeur :

« Dis bien, à "mes Brancardiers", que je pense toujours à eux. Qu'ils n'oublient jamais que le but principal de notre œuvre est le bien fait aux âmes. Je compte que pas un ne manquera au grand rendez-vous, là-haut ».

Il mourut paisiblement, le seize Août.

L'annuaire de 1912 comporte pour la première fois, un tableau des services du pèlerinage de 1911 avec 91 brancardiers dont 36 déjà (plus du tiers) faisaient partie de l'Hospitalité et 74 postulants, soit au total 165 brancardiers présents, pour tout le Nord.

Il en est de même, dans les éditions de 1913 et 1914 et il est regrettable que les annuaires postérieurs à la première guerre ne contiennent plus ces états, car ils auraient permis de suivre le développement constant de l'Association.

Puis, vinrent les années terribles de 1914-1918 qui firent une si large brèche dans nos rangs, avec nos quarante morts au champ d'honneur.

Comment passer sous silence, dans cette brève et incomplète revue l'initiative si opportune et combien appréciée de nos deux admirables confrères, Léon Pattyn et Victor d'Halluin qui, privés de tout contact avec les régions envahies créèrent de toutes pièces et de leur propres... deniers, ce fameux « Fil de la Vierge » dont ils assumèrent à eux seuls toute la direction et la rédaction.

Ce petit journal providentiel, fut, pendant la guerre de 1914, le trait d'union qui allait, jusque dans les tranchées, apporter à nos poilus un peu de réconfort, d'espérance et comme quelque chose de l'atmosphère de Lourdes.

Son format réduit avait été choisi, parce que plus commode pour être mis sous enveloppe et pouvoir ainsi profiter pour nos combattants de la franchise militaire.

Il fut d'abord tiré sur les presses du journal l'Eclair à cinquante exemplaires, car bien peu de nos confrères savaient alors ce que tous les autres étaient devenus. Mais bien vite, les renseignements firent boule de neige et on passa rapidement à 250 et même 300.

Qui pourrait dire les démarches de toute sorte, l'énorme correspondance que nécessita la rédaction et la mise en page des 15 à 30 feuillets dont se composait chacun des dix numéros de ce bulletin portant la date de Février 1915 jusque Mai-Septembre 1916.

BULLETIN N° 4

MAI 1915



Le Fil de la Vierge

TRAIT D'UNION
DES MEMBRES DE L'ASSOCIATION DES BRANCARDIERS
DU NORD A LOURDES

Pendant la guerre 1914-15

Adresser toute la correspondance à VICTOR DHALLUIN,
Hôtel de Malle, rue de Richelieu, 63, PARIS

Bien chers Confrères et Amis,

Si le Bulletin, ce mois-ci, vous arrive avec quelque retard, n'en jetez pas la faute sur votre dévoué secrétaire provisoire Victor D'halluin, car il est resté à son poste, répondant aux plus pressés, notant les nouvelles adresses, classant votre correspondance, mettant nos fiches à jour (car vous êtes fichés, mes amis!), faisant toutes les démarches nécessaires pour rendre au plus vite les services demandés; tandis que votre serviteur, le seul coupable, abandonnant quelques jours, quelques semaines même, la plume bavarde et ennuyeuse du rédacteur, allait battre la campagne, dire bonjour aux amis échelonnés sur la route de Paris à Lourdes, et passer, aux pieds de la Vierge des Miracles, le temps nécessaire à faire un pèlerinage et une neuvaine de communions pour le mois de Marie.

Où, mes chers amis, j'ai eu la grande, la très-

Si ce petit bulletin n'a pas vécu au-delà de cette date c'est que :

- 1) son but qui avait été de retrouver tous les confrères était quasi atteint, puisqu'il ne manquait plus qu'une dizaine d'introuvables ;
- 2) que pas mal de « petits échos » tel celui de l'association des anciens élèves de Saint-Joseph s'étaient créés ce qui faisait un peu double emploi ;
- 3) enfin, que nos deux confrères ayant repris un commerce ou partis au front n'avaient plus le temps ni le loisir de s'en occuper.

Mais quelle variété dans ces lignes – nouvelles du front et de l'arrière – adresses de ceux avec qui on pouvait correspondre – joies et deuils – passages de lettres, etc. Jusqu'au rappel de la Confraternité, pour assurer à ceux qui tombaient, le secours des messes statutaires dans le plus bref délai.

Avec quel soin était établie la liste de ceux que l'on recherchait, ceux dont on avait des nouvelles.

On y trouve de tout, jusqu'à des vers dont nous extrayons celui-ci, tellement humain et que la bonne Vierge a du accepter avec son sourire le plus maternel :

« Laissez-moi, quand j'ai peur, vous appeler maman ».

On y lit aussi, un très bel article nécrologique sur Sœur Thérèse que beaucoup d'entre-nous ont connue et que nous retrouvions chaque année à l'hôpital des Sept-Douleurs et cela pendant près de vingt ans, puisqu'elle n'est morte qu'en Janvier 1916.

1914-1920 – Les conséquences de la guerre ne permettent pas de reprendre immédiatement les pèlerinages et seuls quelques privilégiés peuvent faire isolément leur pèlerinage d'action de grâce en 1920.

Les autres en font généreusement le sacrifice.

L'annuaire de 1922 est presque entièrement rempli, par les trente deux articles nécrologiques sur chacun des brancardiers morts au champ d'honneur et les brillants états de service des autres confrères mobilisés ou non.

1925 – Toute l'Association se réjouit de la nomination de notre Président, Georges Boutry, au poste de vice-Président de l'Hospitalité de Lourdes.

Cette nomination faite par Mgr SCHOEFFER dit assez quelle estime le vénéré prélat éprouve pour la grande famille des Brancardiers du Nord.

On aurait assurément bien surpris Monsieur Desreumaux quand, sur le quai de la gare, en Mai ou Juin 1896, son attention était attirée par un jeune collégien, si on lui avait dit que cette recrue devait devenir son propre successeur et par surcroît, un vice-président de l'Hospitalité.

Du fait de la présence à Lourdes de notre Président pendant toute la durée des pèlerinages, Prosper RIGOT, quoique vice-président, fait à partir de cette année, les fonctions de véritable président du train Vert.

C'est au début de Juin de cette même année que, sous la conduite de Mgr Schoeffer, une nombreuse délégation d'Hospitaliers assistent à Rome, aux fêtes de la béatification de Bernadette.

Le Nord y est très largement représenté.

La réunion de Février est présidée par Mgr POIRIER, coadjuteur de l'Évêque de Lourdes.

1928 – Année de notre agrégation à l'Archiconfrérie de l'Hospitalité, nous faisant bénéficier des mêmes indulgences que celles qui lui sont accordées, en vertu d'un décret, donné à Rome, le 20 Mars de cette année.

1929 – Mr le Chanoine GERLIER est nommé au siège épiscopal de Lourdes.

1939 – Les événements se précipitent. On se demande si le pèlerinage ne sera pas décommandé. Nous sommes nous-mêmes surpris, malgré la gravité de la situation, de voir nos trains se mettre en marche, au jour et à l'heure prévue. Il fallait une grande confiance et un courageux optimisme pour partir en cette deuxième quinzaine d'Août.

Pendant le séjour à Lourdes, on voit, avec regret, bon nombre des nôtres prendre isolément le chemin du retour. Les affiches de mobilisation se succèdent à tel point que notre Cardinal présent à Lourdes décide de devancer le départ de 24 heures.

Le lendemain, les haut-parleurs annoncent un contr'ordre et le retour se fait sans changement.

En 1901	il y avait cinq	trains de malades.
1902	six	–
1903	huit	–
1904	neuf	–
1909	dix	–
1911	onze	–
de 1912 à 1939	douze	– dont 6 pour Lille et 6 pour Cambrai

1940 – A la fête de Février, il fut fait appel au concours de tous les chefs de train, pour que chacun d'eux et pour son train, fasse revivre le « *Fil de la Vierge* » de la guerre de 1914 et voici en quels termes, cet appel fut lancé :

Dès le début des hostilités, notre vice-président a tout de suite pensé à faire revivre, pour tous les mobilisés, ce « *Fil* » que nos amis LÉON PATTYN et Victor d'HALLUIN avaient créé lors de la dernière guerre et qui avait été pour tous les brancardiers, mobilisés ou non, dont les familles se trouvaient pour la plupart en pays envahi, un précieux réconfort.

Une fois les renseignements recueillis, le premier numéro a paru, en Décembre, pour le train Vert.

Il avait pourtant été devancé, par nos amis de Tourcoing qui, décidément, en tiennent pour le Bleu et méritent bien, dans la circonstance, le « Ruban bleu » non seulement, pour la rapidité avec laquelle ils ont fait paraître leur bulletin, mais encore pour la façon dont il est rédigé.

Quelle belle équipe que celle du train Bleu avec ses dix-sept mobilisés que l'on trouve aux grades les plus divers, du simple soldat à l'officier d'État-Major.

Le numéro 1 portait la date du 1^{er} Janvier.

Roubaix doit aussi avoir son bulletin pour ses quarante mobilisés et il est à désirer que d'autres trains fassent bien vite paraître le leur ; car il a semblé plus pratique, en raison des renseignements qu'il est plus facile d'obtenir sur place, d'avoir un « *Fil de la Vierge* » par train et nous ne pouvons que souhaiter que les nouveaux venus suivent le louable exemple de Tourcoing.

Vous avez pu constater, à la lecture des numéros parus, combien nos mobilisés apprécient cet organe qui a été surtout créé à leur intention et qui leur apporte dans le danger et le péril

des tranchées, dans la nostalgie des cantonnements, dans l'éloignement si pénible de leur familles, une précieuse marque d'affection, avec l'assurance que toute l'Association pense à eux et partage leur peine et leurs soucis.

Quel réconfort pour nous qui restons à l'arrière, que ces bulletins et que de splendides exemples de cran, de belle humeur, d'entrain, de courage aussi et surtout de certitude absolue de la victoire, nous sont donnés là par nos confrères de tous les âges.

1944 – A l'anniversaire de nos pèlerinages, deux Lillois, réfugiés dans le midi, ont eu l'excellente idée d'organiser un pèlerinage auquel ont pris part des réfugiés du Nord, du Pas-de-Calais, de la Somme et même de l'Est. L'un d'eux n'était autre que le cher Secrétaire de l'Association, notre ami Charles DEFIVES.

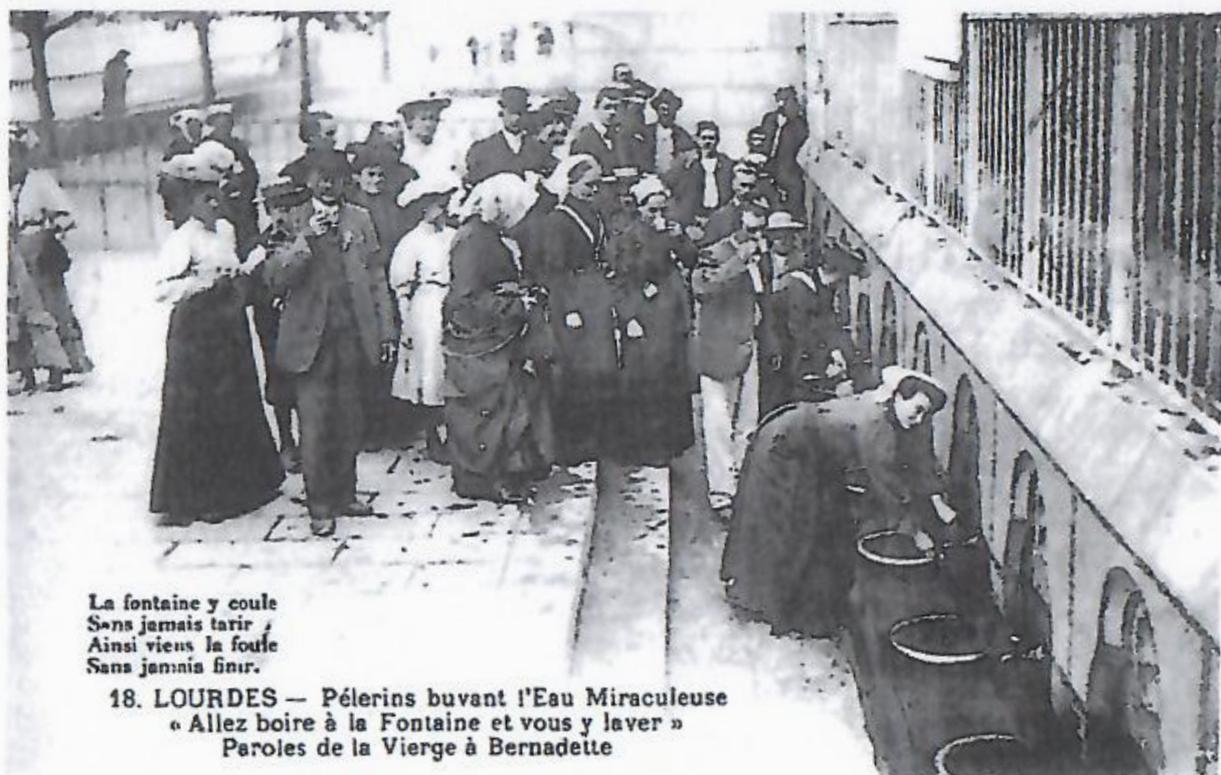
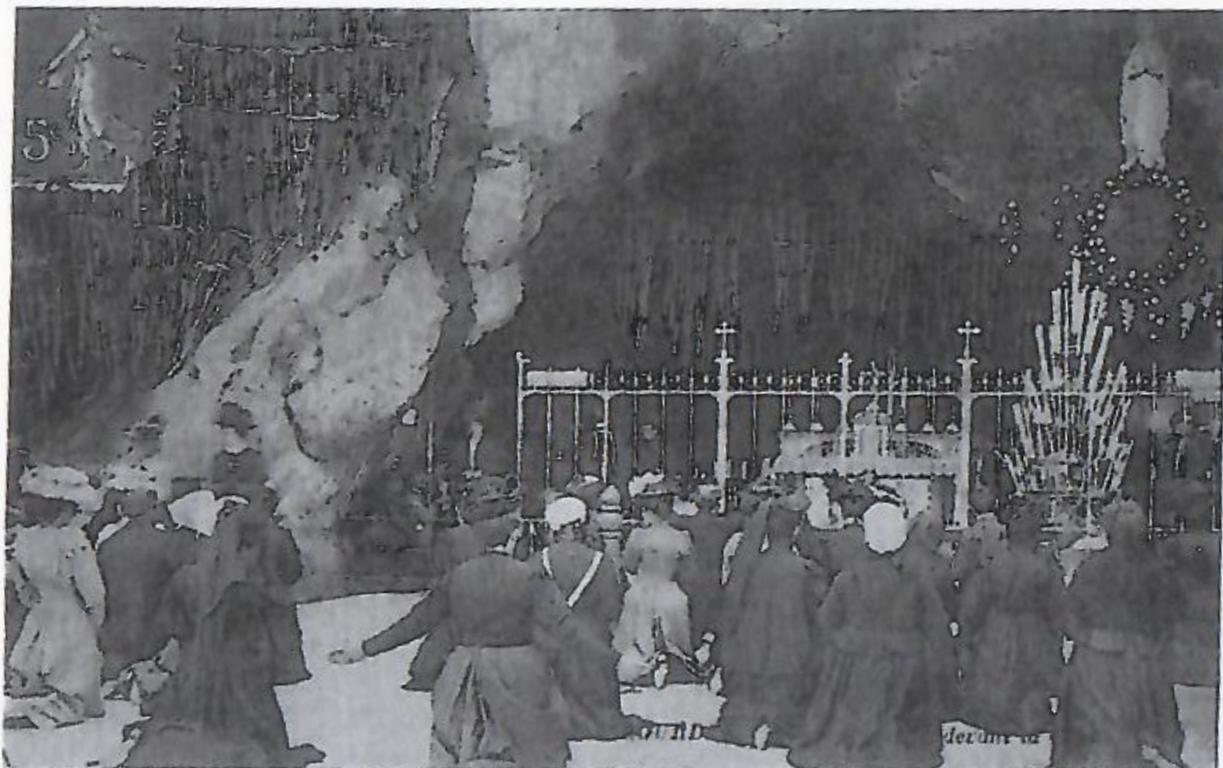
1946 – A la fête de Février, notre président nous annonce que devant désormais se consacrer tout entier à l'Hospitalité et devenant citoyen de Lourdes pendant plus de six mois de l'année, il ne peut plus continuer à diriger notre Association et notre vice-président Gustave ROGEZ, le remplace, tant comme président de l'Association pour le diocèse de Lille, que comme chef du train Vert.

Ici se termine le récit de Charles Renaut.



N° 206. LOURDES — Arrivée d'un train de Malades

D. T., Editeur, Lourdes



La fontaine y coule
Sans jamais tarir
Ainsi viens la foule
Sans jamais finir.

18. LOURDES — Pélerins buvant l'Eau Miraculeuse
« Allez boire à la Fontaine et vous y laver »
Paroles de la Vierge à Bernadette



138. - LOURDES. - Embarquement des Malades. - LL.



140. - LOURDES. - Malades attendant le passage du Saint-Sacrement.
Édition P. V.



42 - LOURDES - Le transport des malades aux piscines



33

Le Train Blanc à LOURDES - Blancardiers Volontaires Transportant un Malade à la Grotte Miraculeuse

ND Phot



N° 265. LOURDES. - *Vestures de Malades allant aux Pisciennes*



171 LOURDES. - *Le Tramway des malades dans la Cour de l'Hopital. - LL.*



Édition I V

83. - LOURDES - Automotrices portant les malades



200. - LOURDES. - Bureau des constatations

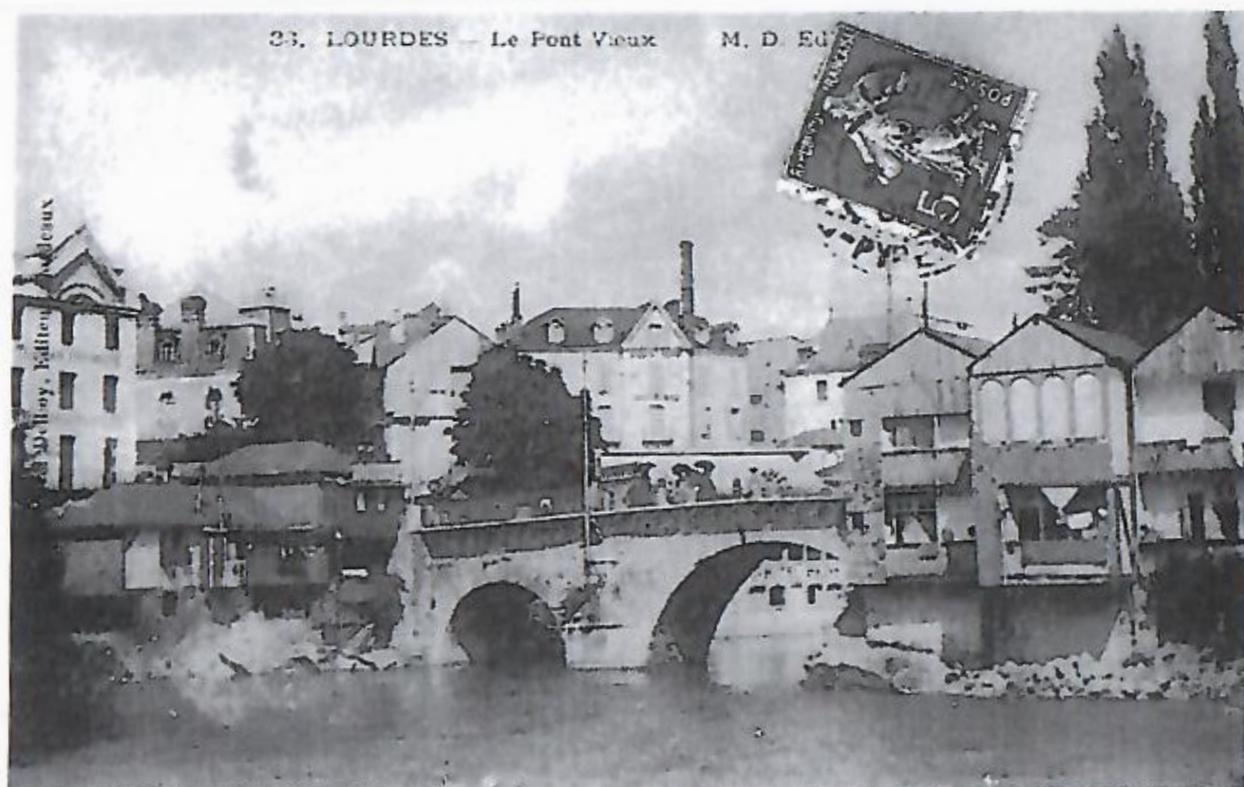


II. - Pèlerinage à Lourdes du Diocèse de Bayeux (2-7 août 1908)
Bénédiction des malades A. D. 531



LOURDES. Bénédiction des malades P. D.

23. LOURDES — Le Pont Vieux M. D. Ed.



Voyons maintenant ce qu'à été la vie de votre hospitalité durant le 2^e cinquantenaire. Georges Meurette en a fait un récit très vivant pour le 75^e anniversaire. J'en reprends plusieurs points et surtout je dois aller plus loin.

Cent ans au service des malades à Lourdes

2^e PARTIE

1945-1995

Au lendemain de la deuxième guerre mondiale on aurait pu craindre que la dévotion à la Vierge de Lourdes soit mise rapidement au rang des choses dépassées. Les problèmes nouveaux nés de la guerre, la laïcisation de la société française quarante ans après les lois de 1905, un appétit de plaisir et de détente après les années terribles pouvaient le laisser penser. Et puis aussi une concurrence (si j'ose ce mot affreux) venant des apparitions de Fatima au Portugal en 1917. On en a beaucoup parlé pendant les années de guerre 39-45.

Il n'en fut rien et de plus en plus les foules furent attirées par Lourdes. L'amélioration des moyens de communication y aidant fortement, les pèlerinages s'intensifièrent, provenant de France et plus encore de l'étranger qui représente maintenant un peu plus de la moitié des pèlerins.

Lourdes est devenu de loin le plus grand pèlerinage du monde. Près de cinq millions de personnes passent chaque année devant la grotte. Les étrangers y viennent des pays les plus divers. En dehors de nos voisins immédiats : Italiens, Belges, Espagnols, Allemands, Hollandais, Suisses, Anglais, Irlandais, ceux de l'est européen : Polonais, Hongrois, Croates, et aussi depuis peu ceux de Russie, Ukraine, Lituanie, ceux d'Amérique, ceux d'Afrique, ceux de l'Inde...

Pas tous, loin de là, en pèlerinages organisés pourtant de plus en plus nombreux, mais tous avec le désir, ou pour certains la curiosité, de voir le lieu des apparitions de 1858. Lourdes est internationalisé. On y parle à certains moments dix langues différentes, ce qui pose quelques problèmes pratiques.

En 1946 une des premières mesures adoptées a consisté à officialiser pour notre hospitalité la scission du diocèse de Cambrai qui remontait à 1913. L'Hospitalité du Nord avait en effet conservé la structure ancienne unique pour l'ensemble du département. On avait seulement décidé que les pèlerinages de Lille et de Cambrai auraient lieu à des dates différentes. Entre autres raisons pour des questions de place de malades dans les hôpitaux et de pèlerins dans les hôtels.

Désormais il y aura une Hospitalité du diocèse de Lille et une Hospitalité du diocèse de Cambrai. Gustave Rogez et Mme Marcel Debièvre seront les premiers présidents des Brancardiens et Hospitalières du diocèse de Lille.

Mais on a conservé à titre de souvenir et pour maintenir un lien la même médaille pour les 2 hospitalités, médaille à l'effigie de N.-D. de Grâce, patronne du diocèse de Cambrai. Seuls différents les rubans, bleu ciel pour Lille, bleu foncé pour Cambrai, et les écussons. Celui de Lille, de forme dite Suisse, a en son centre une fleur de lys blanche rappelant les armoiries de la ville de Lille.

Ajoutons que des contacts sont régulièrement maintenus entre les hospitalités de Lille et de Cambrai, de même d'ailleurs qu'avec Arras. D'un côté comme de l'autre les dirigeants ne manquent jamais de se rendre aux assemblées générales annuelles auxquelles ils sont conviés. Ceci entretient un excellent esprit d'amitié et permet des échanges d'information souvent fructueux.

Restons dans le domaine de l'organisation générale pour signaler les changements intervenus dans la répartition géographique des trains. Leur implantation dans le diocèse n'avait pas varié depuis 1912. Depuis lors et surtout depuis 1945, la répartition des populations villes et campagnes avait sensiblement évolué.

Dans la pratique on a été amené à effectuer un nouveau découpage des secteurs et surtout à créer un 7^e train de malades, nécessité par un développement important du nombre de malades et de pèlerins dans les Flandres, sous l'impulsion entre autres de Francis Lecointe, Pierre Paquet et Henri Fénart.

D'où création du train rose, issu du train blanc et du train rouge avec point de départ à Hazebrouck, le train rouge prenant lui-même une petite partie du train violet.

En outre un effort a été fait pour regrouper les points de chargement, plus personne à notre époque ne venant à la gare à pied ou en voiture à cheval. C'est ainsi que les pèlerins et malades du train jaune de Roubaix sont désormais chargés en gare de Tourcoing !!... Ultérieurement d'ailleurs le train jaune et le train bleu ont été accolés.

Le cas du train violet est typique. Jusque vers 1960 les brancardiers chargeaient en gare de Comines, leur point de départ, tout le matériel dans les fourgons et wagons, la plupart d'entre eux étant hors des quais car la gare est petite. Les malades arrivaient à partir de 9 heures et on les chargeait, toujours hors des quais, pour partir entre 10 h et 11 h.

Il y avait ensuite 10 points de chargement pèlerins et malades, presque toujours dans des petites gares : Quesnoy-sur-Deûle, Wambrechies, Marquette, La Madeleine, Loos, Haubourdin, Santes, Wavrin, Don Sainghin, Bauvin-Provin. Vers 14/15 heures le train prenait une allure normale pour arriver à Lourdes

le lendemain en fin de matinée. Désormais le train est chargé entièrement à Don Sainghin.

Parallèlement l'amélioration du matériel de chemin de fer a rendu le voyage moins pénible : voitures couchette, ambulances modernes, couloir et communication entre les voitures, installation dans le fourgon d'une petite cuisine.

Et surtout, bien sur, la généralisation de la traction électrique qui a permis de réduire les arrêts et d'augmenter la vitesse. La durée du trajet est passée de 20/22 heures en 1939 à 12/13 heures, sans compter la propreté beaucoup plus grande.

A Lourdes aussi il y a eu de sérieux changements. La basilique souterraine Pie X date de 1958. Elle est précieuse en cas de mauvais temps et aussi de canicule. Elle est le lieu de très belles cérémonies. L'église Bernadette la complète très heureusement. La multiplication des lieux de culte apporte désormais beaucoup plus de souplesse pour les cérémonies des pèlerinages se trouvant simultanément à Lourdes.

La reconstruction des piscines et leur transfert au delà de la grotte a donné beaucoup plus de place à l'ensemble fontaines, grotte, cierges, piscines.

La mise en service de l'accueil Bernadette a augmenté sensiblement les possibilités d'hébergement des malades, encore qu'on ait profité pour déconcentrer les 2 hôpitaux et améliorer ainsi la qualité du logement.

Dans ce domaine il y a lieu de préciser la tendance à loger un certain nombre de malades en hôtel. Le but est double : d'une part bien sur économiser des places d'hôpital et par conséquent pouvoir emmener plus de malades, d'autre part donner l'occasion à ces malades, qui pour la plupart ne sortent pas de chez eux

pendant l'année, de se trouver dans une ambiance de personnes bien portantes et menant une vie normale.

Une autre nouveauté porte sur la création d'un centre de dialyse remarquablement équipé, qui permet désormais d'amener à Lourdes les malades ayant besoin de cette spécialité.

Un dernier mot sur les hôpitaux pour signaler une initiative récente et heureuse : une certaine rotation des trains du pèlerinage de Lille dans leur répartition des hôpitaux.

Le service des malades

Nous venons de voir que le logement des malades avait été sensiblement amélioré.

Pour les déplacements, si avant 1939 les petites voitures existaient, par contre on connaissait peu les tringlots et encore moins les fauteuils roulants (aussi appelés mécaniques). Ces derniers sont en train de remplacer petit à petit les voitures. Plus légers, plus maniables, ils sont aussi plus confortables et occupent moins de place. Leur gros défaut : ils ne protègent ni du soleil ni de la pluie.

Quant aux brancards, avant guerre ils étaient pour de courtes distances portés à bras (ce qui justifiait pleinement le port des bretelles). Il n'en est plus question avec la généralisation des tringlots, et les bretelles sont simplement maintenant l'insigne des brancardiers.

Il est bon de préciser qu'il y avait, pour les malades, moins de déplacements que maintenant. Dans l'ensemble le programme journalier était à la fois rigide et peu diversifié. Le régime encore en vigueur en 50/55 était le suivant uniformément tous les jours pour tout le monde :

<i>Matin</i>		<i>Après-midi</i>	
Départ de l'hôpital	6 h 30	Départ de l'hôpital	13 h 30
Messe à la Grotte	7 h 30	Grotte ou piscines	14 h 30/16 h
Petit déjeuner sur l'esplanade sous les platanes	8 h 30	Procession	16 h 17 h 30
Grotte ou piscines	9 h 30/10 h 30	Retour à l'hôpital	17 h 30
Retour à l'hôpital	10 h 30		

Il n'y avait pas de malades dans les processions. Ils étaient tous massés chaque jour sur l'esplanade pour la procession de l'après-midi.

Par contre le pèlerinage de Lille organisait un soir une procession à St Frai des brancardiers et hospitalières, en passant dans toutes les salles de malades avec une statue de la Vierge. Tous les participants avaient un cierge allumé. Les malades, tous dans leur lit et eux aussi avec un cierge, appréciaient beaucoup cette cérémonie. Elle a du par la suite être supprimée pour des motifs très légitimes de sécurité.

On peut mesurer à ces quelques évocations que le travail de nos anciens n'était pas moindre que maintenant ! Tous les malades devaient être prêts à partir à 6 h 30 le matin, toilette et habillement terminés. Les brancardiers au complet devaient être disponibles pour le transport de l'hôpital à la Grotte, après la messe de la Grotte à l'esplanade puis, après le petit déjeuner de l'esplanade à la Grotte et, bien entendu, la remontée à l'hôpital à 10 h 30.

Par la suite les choses ont évolué. Et les questions matérielles étant réglées, on a cherché ces vingt dernières années à renforcer les aspects spirituel et humain du pèlerinage.

Le jour de l'arrivée la première démarche consiste à aller saluer la Vierge à la Grotte : tous les malades y vont. Le soir, éventuellement dans la journée, des carrefours dans les salles permettent à chacun de s'exprimer. Le temps n'est plus où il était exigé de chaque rouleur la récitation du chapelet pendant tout le parcours de l'hôpital aux santuaires. Mais le contact avec le malade s'est sensiblement développé, succédant à une espèce de caporalisme assez dépassé.

On « propose » au malade de l'emmener à la cérémonie après lui avoir expliqué de quoi il s'agit et ce qu'il va voir. On cherche à le persuader, on n'impose plus. C'est beaucoup mieux et dans l'ensemble ça marche bien.

On insiste sur la conversation avec le malade, sur le sourire. Question de forme peut-être, mais qui agit sur l'état d'esprit et le moral du malade.

Dans un domaine plus particulier depuis quelques années a été créée une section à part de notre pèlerinage rassemblant les handicapés mentaux qui, tout en participant au pèlerinage, ont des cérémonies adaptées à leurs besoins particuliers. Ils sont une centaine souvent accompagnés de leur famille.

Enfin ne passons pas sous silence le pèlerinage des polios. C'est un pèlerinage national qui a lieu tous les 5 ans et auquel participe notre hospitalité. Il demande une préparation considérable, essentiellement pour les polios respiratoires qui ont besoin en permanence d'une aide à la respiration sous la forme d'une pompe. Chaque malade a sa pompe, et pour la pompe une batterie d'accus. Et comme la batterie d'accus peut brusquement être à plat, il faut à proximité immédiate une prise de courant du secteur avec transformateur. Il faut avoir vu l'équipement déployé à la Grotte pour satisfaire à cet impératif.

Brancardiers et Hospitalières

Nous n'avons pratiquement pas de problèmes de recrutement. Le désir des jeunes de participer au pèlerinage est toujours vif, et, sauf exceptions locales, les effectifs sont satisfaisants. Certes beaucoup de jeunes viennent une année mais ne peuvent plus ensuite renouveler. Ils sont pris par des examens, des stages, le service militaire pour les garçons et un peu plus tard pour garçons et filles la situation et le mariage. Certains qui ont conservé un souvenir très vif de Lourdes reviennent ensuite beaucoup plus tard.

Les frais, et notamment l'hôtel, ne doivent en aucun cas être un obstacle au pèlerinage. Outre pour les brancardiers l'abri St Michel qui a été ces dernières années considérablement agrandi et modernisé, il y a dans le même esprit le Centre Florence pour brancardiers et pour ménages. De leur côté les hospitalières disposent de l'Ave Maria et de l'Hospitalet.

A Lourdes on est frappé par le dévouement de tous, notamment les jeunes qui n'arrêtent pas pendant la journée, même s'ils ont commencé par un chemin de Croix dans la montagne à 5 h du matin pour terminer le soir par la procession mariale sur l'esplanade de 20 h 30 à 22 h avec les malades. Mais après tout ils ne font que perpétuer l'activité des premières générations.

Brancardiers et hospitalières ne perdent jamais de vue leurs raisons d'être qui figurent dans leur règlement : « Pour les Brancardiers et les Hospitalières le pèlerinage de Lourdes est d'abord une démarche religieuse. Ils répondent à l'appel de la Vierge Marie, appel à la prières et à la pénitence. Ils le font en outre en se mettant en toute humilité, dévouement et discrétion au service des malades, eux aussi pèlerins de Lourdes ».

Ajoutons pour finir sur ce chapitre qu'à l'initiative de Paul Rouzé et pendant sa présidence en 1960, les deux associations,

Brancardiers et Infirmières, se sont fondues en une association commune. Simple régularisation administrative car depuis le début les deux formations fonctionnaient en étroite liaison et en très bonne entente. Un peu plus tard et à la demande des infirmières professionnelles, notre terme « d'Infirmière » fut remplacé par celui « d'Hospitalière ».

Plus récemment décision a été prise que toutes les fonctions d'autorité et de responsabilité dans notre Hospitalité seraient limitées à 7 ans avec en outre une limite d'âge à 75 ans.

L'engagement

On a parlé de la médaille. C'est le moment de dire l'évolution qui est intervenue ces dernières années dans son attribution. Ce n'est plus comme autrefois une récompense à l'ancienneté, une sorte de galon. La médaille de bronze est l'insigne de nos brancardiers et hospitalières du pèlerinage du diocèse de Lille. Elle leur est remise individuellement lors de chaque pèlerinage.

La médaille d'argent est le signe d'un engagement. Lors de son 4^e pèlerinage, chacun est invité à prononcer s'il l'accepte, un engagement au service de la Vierge et des malades. Le texte en est très exactement celui de l'acte de consécration de l'Hospitalité de Lourdes. Il reçoit ensuite une médaille d'argent qui devient sa propriété.

Le caractère religieux apparaît très nettement et la remise de la médaille est précédée d'une préparation avec l'aumônier et aussi soumise à l'approbation du chef ou directrice de train.

A noter que cette médaille à l'effigie, comme il a été dit, de Notre Dame de Grâce, patronne du diocèse de Cambrai, porte

en outre en haut de l'envers une croix de Malte, marquant ainsi l'analogie de notre hospitalité avec les Hospitaliers de St Jean de Jérusalem accueillant les pèlerins en Terre sainte.

Les pèlerins

Au sens strict du terme les pèlerins comprennent les malades, les brancardiers et hospitalières et les personnes bien portantes. Certes les brancardiers et hospitalières sont plutôt appelés à s'occuper des malades, mais leur statut prévoit qu'ils ont aussi à veiller sur l'ensemble des pèlerins y compris les bien portants. Il n'est pas inutile de rappeler ce point car trop souvent on néglige les pèlerins, quelquefois on aurait même tendance à les mépriser, notamment quand on est chargé du service d'ordre.

Les pèlerins bien portants voyagent dans les mêmes trains que les malades. Ils ont en outre et de plus en plus à leur disposition des trains sans malades qui font le trajet de jour, et aussi depuis quelque temps l'avion.

Le diocèse

Le pèlerinage de juin est le pèlerinage officiel du diocèse. Il comporte environ 4.000 personnes. Chaque année notre évêque monseigneur Vilnet ou son auxiliaire monseigneur Deledicque participe à tout le pèlerinage. Lors de la journée du diocèse à Lourdes c'est notre évêque qui préside la procession de l'après-midi et y porte le Saint-Sacrement. Il ne manque pas non plus de visiter les malades dans les deux hôpitaux où sa venue est très attendue. C'est vraiment le pèlerinage du diocèse derrière son évêque.

Par ailleurs nos contacts sont permanents et très confiants avec le directeur des pèlerinages diocésains, le père Watier. Sa tâche est lourde car les pèlerinages se développent : à Lourdes en plus du pèlerinage de juin avec malades il y a, sans malades, un pèlerinage de printemps et un pèlerinage de l'Assomption comptant tous les deux un groupe de jeunes. Citons aussi chaque année un pèlerinage à Rome-Assise, trois pèlerinages en Terre sainte et quelques autres encore. Nul doute que le pèlerinage constitue de plus en plus l'une des formes modernes de spiritualité.

Quelques mots des autres pèlerinages nationaux à Lourdes qui recrutent en partie dans le diocèse : le pèlerinage national, le Rosaire (dominicains), le Franciscain, le Monfortain, Amicitia, le pèlerinage militaire. Chacun organise de son côté son pèlerinage à l'échelon national. Nous avons des rapports cordiaux avec les représentants locaux de chacun d'eux et avons créé ensemble un organisme de liaison, « l'union fraternelle des hospitalités du diocèse de Lille ».

L'hospitalité de Lourdes

Notre hospitalité diocésaine a, comme il se doit, des rapports suivis avec l'hospitalité de Lourdes qui coordonne l'activité de tous les pèlerinages pendant leur séjour à Lourdes. Un certain nombre de nos membres sont en même temps hospitaliers, ce qui facilite grandement les contacts. Quelques-uns y ont occupé ou y occupent des fonctions importantes : Georges Boutry a été pendant près de 25 ans vice-président, Narcisse Lefebvre, de Cambrai, en a été secrétaire général, Louis Jeanson a été longtemps membre du conseil tandis que son épouse était membre du conseil des piscines ainsi que Marguerite-Marie Deweppe. Actuellement Jeanine Salmon est membre du conseil général et

depuis peu notre président, Gabriel Barbry, est membre du conseil.

C'est peut-être le moment d'évoquer une certaine froideur qui a tout un temps animé les brancardiers vis-à-vis des hospitaliers, les méchantes « bretelles de cuir » ! Il s'agit là d'un passé bien révolu. Les bretelles de cuir sont dans l'ensemble supprimées. Celles qui subsistent sont le fait des hospitaliers occupant des postes d'autorité : chef ou sous-chef de service, président de pèlerinage (même s'il n'est pas hospitalier). Nous avons présentement d'excellents rapports avec l'hospitalité, de même d'ailleurs qu'avec les chapelains, et nous sommes toujours très bien accueillis.

*
* *

Je voudrais avant de terminer cette courte rétrospective évoquer deux petits faits d'un caractère un peu particulier et qu'avait bien soulignés Georges Meurette dans la brochure du 75^e anniversaire :

- 1) Certains d'entre nous ont sans doute été frappés par le monument qu'on aperçoit à gauche dans la descente du domaine de la grotte en venant de St Frai. Il représente un malade sur son brancard, soutenu par une infirmière en présence d'un brancardier et d'un prêtre et auquel la Vierge Marie tend la main. Ce monument a été offert par le pèlerinage de Cambrai-Lille en 1912 grâce à une souscription ouverte dans tout le diocèse. On fit appel à un artiste de renom, Julien Dechin, grand prix de Rome et l'inauguration eut lieu en présence de Mgr Delamaire, archevêque de Cambrai et de 10.000 pèlerins le 1^{er} septembre 1912.



Photo X

2) C'est l'histoire des cars de l'Hospitalité qui transportent nos malades de la gare aux accueils et réciproquement. Georges Meurette en a fait un excellent récit que je reproduis ici :

Si nous nous reportons aux années 1920 à 1929, nous voyons les malades descendus de la gare aux hôpitaux par les trin-

glots et les petites voitures. Et c'est à nos amis de Tourcoing que nous devons l'idée des cars de l'hospitalité. En 1929, le train Bleu dessine la carrosserie d'un camion capable de transporter les malades. Ce camion est monté à Tourcoing chez André Mathon, et pimpant neuf, peint aux couleurs de la Vierge, avec l'insigne familial N.D.L. il traverse la France avec André Mathon, Pierre Dassonville, Joseph et Étienne Sion et Henri Duprez. Jugez de l'accueil fait par le tout Lourdes réuni à leur arrivée. L'hospitalité satisfaite de son utilisation commande aussitôt un car semblable et c'est ainsi que grâce au train Bleu, le transport des malades dans Lourdes a pu connaître une amélioration importante qui n'a fait que se perfectionner.

ÉPILOGUE

Il n'est pas exagéré de dire que notre pèlerinage diocésain à Lourdes est en pleine activité.

L'inscription des malades se fait toujours avec empressement. Le recrutement des jeunes brancardiers et hospitalières ne souffre aucun ralentissement et certains trains sont obligés d'en refuser ou de les reporter à l'année suivante.

Des pèlerins viennent aussi de leur côté à Lourdes hors pèlerinage. Car nombreux sont ceux qui sont attirés par ce renouveau de spiritualité qui commence à marquer ces dernières années.

On a de plus en plus le sentiment que, dans les temps difficiles que nous vivons, le monde aspire à retrouver des valeurs spirituelles, à éprouver le besoin d'amour, de charité, d'humilité et de dévouement.

Lourdes n'est-il pas le lieu rêvé pour répondre à ces attentes ?

Louis Desreumaux, notre fondateur, disait sur son lit de mort en 1909 :

« Dis bien à mes brancardiers que je pense toujours à eux. Qu'ils n'oublient pas que le but principal de notre œuvre est le bien fait aux âmes. Je compte que pas un ne manquera au grand rendez-vous là-haut. »



Servir...

Prier...

Voilà pourquoi nous venons à Lourdes